

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Écrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 5 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 3 Novembre 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

Partant de ce fait que la plupart des ouvrages représentés sur nos scènes lyriques sont dus à des compositeurs dont les noms aux désinences étrangères prouvent évidemment leur extranéité, on en est arrivé à dire que le génie français était essentiellement anti-musical. Il a été donné à Boïeldieu et à Adam d'abord, puis à Auber et Halévy, de battre en brèche cette argumentation trop spécieuse. — La réponse est des plus péremptoires, et s'il fallait une preuve, la chronique de cette semaine suffirait amplement. *La Juive* et *l'Eclair*, de M. Halévy, ont défrayé presque entièrement notre première scène; Donizetti, l'immortel auteur de *la Favorite* et de *Don Pasquale*, a seul partagé avec M. Halévy le privilège de charmer les soirées d'automne déjà devenues si longues.

Tout a été dit déjà sur M. Halévy; le caractère de son talent, soit qu'il aborde le grand-opéra, soit qu'il se borne à l'opéra-comique, a été apprécié, discuté, et nous ne voulons pas tomber dans des redites inutiles. — Nous parlerons seulement de *l'Eclair*. — Les auteurs du libretto ont été (c'est chose devenue bien rare) heureux dans leur poème; le roman est touchant et poé-

tique, et bien que l'action se déroule entre quatre personnages seulement, sans grande mise en scène, sans événement singulier ou dramatique, l'intérêt n'en est pas moins soutenu. Mille détails gracieux ou spirituels attirent, commandent et fixent l'attention du spectateur. — Avec un pareil cadre, le compositeur, privé du concours des chœurs et des accessoires, si importants dans ces sortes d'ouvrages, devait rencontrer de véritables difficultés; M. Halévy en a triomphé de la manière la plus heureuse, et malgré des ressources aussi restreintes, il est arrivé à produire de grands effets dramatiques. — Nous ne voulons rien vous apprendre sur cette charmante partition, dont la plupart des morceaux, et surtout: *Partons, la mer est belle*; — *Quand de la nuit l'épais nuage*, et les couplets de la philosophie sont restés dans toutes les mémoires; ce qu'il s'agit de constater, c'est que cette reprise de *l'Eclair*, dont la première représentation eut lieu il y a vingt-cinq ans, a obtenu un immense succès. Ce qu'il est important de noter, c'est que M. Achard et M^{lle} Léontine de Maësen, tout habitués qu'ils soient l'un et l'autre aux triomphes les plus doux et les plus complets pour leur amour-propre, ont vu le public dépasser pour eux en cette occasion l'enthousiasme dont il avait fait tant de fois preuve à leur égard. — Enfin, ce qu'il est juste de ne pas oublier, c'est

que M. Holtzem et M^{lle} Villème se sont montrés dignes de leurs brillants émules, et par là ont mérité d'être associés par la foule à leur succès.

Lundi dernier, la représentation de *la Juive* a mis en lumière les progrès faits par M. Marthieu, qui a chanté avec goût, sûreté de voix et vérité dans l'expression, le rôle du cardinal Brogny. — Le personnage ingrat de Léopold a été rempli par M. Holtzem comme il ne nous avait pas été donné de le voir traduit sur notre scène. — Mais que dire de M. Bovier-Lapierre et de M^{me} Rey-Balla! Le public n'est-il pas le meilleur juge, et les applaudissements dont chaque soir il les accueille ne valent-ils pas mieux, ne sont-ils pas mieux goûtés que nos phrases froides et banales. — Quant à M^{lle} Camille de Maësen, on ne peut dire autre chose si ce n'est que de jour en jour elle justifie nos prévisions, et nous pouvons en donner une preuve incontestable par la manière distinguée avec laquelle elle a chanté le rôle d'Isabelle dans *Robert*, et celui d'Eudoxie dans *la Juive*.

Parler d'une représentation de *la Favorite*, c'est encore constater un des succès de MM. Lapierre et Marthieu; c'est dire aussi que M^{lle} Bourgeois tient honorablement sa place sur notre première scène.

Après une assez longue indisposition, M. Israël a reparu dans *Don Pasquale*. Les sympa-

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

M. PARENT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Un matin qu'il revenait de Ste-Foy, M. Parent avait l'air soucieux et me dit en entrant: « Y a-t-il quelque chose de nouveau? »

— Oui, monsieur, lui répondis-je, il y a aujourd'hui répétition et mise en scène de *Béli-*

saire ou les Malheurs d'un grand Homme, dans lequel vous jouez le rôle du roi des Bulgares.

— Dugy, l'artiste de Paris est donc à Lyon?

— Oui monsieur.

Il se déshabilla et me dit: « Fais le déjeuner! » Puis il se mit à repasser son rôle.

Je ne pouvais savoir ce qui s'était passé entre M. Parent et son idole, mais je me disais: « Si Julia revient en ville, je saurai tout. »

Effectivement la femme de chambre de la belle Elzire étant descendue à Lyon un peu après M. Parent, elle vint me voir selon notre habitude au moment de la répétition et me dit: « Je pars à midi, où vous trouverai-je? »

Je lui répondis: « Près le pont Tilsitt, je t'accompagnerai jusqu'à la Quarantaine. »

Ce qui fut dit fut fait. La mise en scène de *Bélisaire* durant près de trois heures, j'avais le temps de préparer le dîner de mon professeur.

Chemin faisant, Julia me raconta que M. Parent avait eu une querelle avec sa Duleinée, au sujet du mariage combiné par la Sirène de Lyon, ainsi que la nommait la chronique. M. Parent avait refusé nettement parce que la belle Elzire avait dit qu'un Anglais, un noble lord très-riche lui avait proposé de s'associer à son sort, mais qu'elle avait donné la préférence à celui qui avait mérité son amour. Elle avait ajouté que M. de Fl... voulait en finir avec elle d'une manière ou d'une autre et qu'il ne voulait plus payer les violons pour faire danser ses rivaux. Julia me dit encore que sa maîtresse était bien

thiques applaudissements du public ont dû lui prouver tous les regrets qu'avait causé son absence. Espérons que désormais rien de fâcheux ne viendra plus éloigner cet éminent artiste, et que nous pourrons revoir souvent *Don Pasquale*, où MM. Marthieu et Achard et M^{lle} L. de Maësen fatiguent l'admiration sans en pouvoir tarir la source.

Dans notre dernier numéro, nous avons oublié de mentionner le succès qu'avait obtenu une nouvelle production de notre infatigable maître de ballet, intitulée *Fleurs et Papillons*. — Ce ballet-féerie a fourni une fois de plus à M^{lle} Dor l'occasion de déployer toutes les ressources de son jeu si fin et toute la grâce de sa danse si correcte. Notre jeune première danseuse a été fort bien secondée par MM. Vincent, Lamy, Bertoto, et par M^{lle} Girod, qui fait chaque jour de nouveaux progrès.

A bientôt la première représentation de *L'Eau merveilleuse*, opéra-bouffe en un acte, et la reprise du *Trouvère*, le chef-d'œuvre de Verdi.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

La fortune est du côté des audacieux, dit un vers latin bien connu; mais la fortune favorise bien davantage ceux dont l'audace est tempérée par la raison et gouvernée par l'habileté. — Lisez la plupart des chroniques théâtrales de la province: à Marseille et dans bien d'autres lieux, partout l'on se plaint, l'on murmure; l'indifférence du public devient chaque jour plus grande, et les directeurs aux abois ne savent plus comment ramener la foule à leur spectacle déserté. — Jetez maintenant les yeux sur le théâtre des Célestins: quelle affluence et quel succès! Comme on voit que les spectateurs sont heureux d'apporter leur offrande à une administration qui ne néglige rien pour leurs plaisirs. Est-ce une veine heureuse et que quelques jours de vogue suffiront

résolue à ne plus voir M. Parent, que c'était un ingrat, qu'il ne connaissait pas son bonheur, que la belle Elzire avait de la fortune et que lui n'avait rien.

Je lui coupai la parole, qu'elle maniait fort bien, et je lui dis: « Mais M. Parent a du mérite et du talent; avec cela on peut faire fortune. »

— Cela est vrai, reprit Julia, mais mieux vaut tenir que courir, dit un vieux proverbe.

— Et moi, serai-je comme Enée qui abandonne la belle et sensible Didon, reine de Carthage?

— Oh! vous, mon cher Jérôme, c'est différent, j'ai des projets sur vous, s'ils réussissent, vous vous en apercevrez bien.

— Oh! qu'elle m'a menti!

Aussitôt que la belle Elzire eut rompu avec

pour épuiser? N'en croyez rien. On comprend dans ce théâtre tout ce qu'il y a d'exigence dans la responsabilité assumée; on fait tout ce qu'il faut pour obtenir le succès, et ce succès obtenu, c'est à un travail nouveau qu'on demande les éléments du succès à venir.

Pendant la semaine qui vient de s'écouler, le *Gentilhomme de la Montagne* a continué à tenir sa place sur l'affiche d'une manière honorable pour tout le monde et surtout pour les artistes, dont nous avons dernièrement apprécié les efforts et constaté le succès. — Cette foule qui aime les émotions du drame, n'a jamais manqué d'accourir à l'appel qui lui était fait, et de témoigner à MM. Lambert, Laty, Dupré, à M^{me} Toscan, que la faveur avec laquelle elle les avait accueillis au premier jour restait la même comme leur mérite et leur talent.

Le succès du *Voyage de M. Perrichon* loin de s'épuiser, semble grandir à chaque représentation. — Bien des finesses de détail, bien des aperçus ingénieux, aujourd'hui que cette comédie a été jouée plus souvent, sont mieux appréciés. — C'est là, non-seulement pour les acteurs une preuve que l'effet comique qu'ils ont cherché, a été obtenu, mais encore pour les auteurs la démonstration la plus évidente de l'intelligence et du talent qu'ils apportent dans l'interprétation de leurs rôles. — Ne craignons pas de le répéter: cette pièce est un des cadres les plus heureux que M. Ménéchant ait pu rencontrer pour développer toutes les ressources de son jeu si naturel et si vrai.

M. Paul Devaux a tenu et au-delà les promesses et les espérances que faisait concevoir sa première apparition. — Adopté avec empressement, par cette partie du public que l'on peut considérer comme la plus intelligente, sans faire aucun tort à l'intelligence de l'autre; cet artiste a apporté dans l'emploi des jeunes-premiers une rondeur et

M. Parent, elle accéda aux propositions de son milord. En peu de jours elle réalisa ses capitaux, vendit sa propriété à vil prix et partit avec son insulaire. Depuis lors on n'en a plus eu aucune nouvelle.

M^{lle} Julia reçut de sa maîtresse en récompense de ses bons services d'assez beaux cadeaux, mais son plus gros lot fut de s'être emparé du cœur et de la personne de M. de Fl... qui, plusieurs fois, avait cherché à faire la cour à la Camériste de son infidèle Elzire. M. de Fl... loua à Julia un bel appartement dans la rue Tupin. Elle prit bien vite les allures d'une grande dame. Je la vois encore aujourd'hui de temps à autre; nous nous saluons, mais voilà tout, car depuis nos premières amours, il s'est passé un demi-siècle. Elle est riche, et moi je ne le suis pas,

une franchise, un laisser-aller plein de charme, une variété et une finesse qui ne va pas jusqu'à l'affectation; en un mot, un ensemble de qualités dont la réunion avait été bien rare jusqu'ici. — M. Devaux a repris le répertoire de Scribe, sans pourtant laisser de côté des ouvrages plus modernes et dont le mérite n'est pas moins grand. Nous félicitons M. Devaux de n'avoir pas craint, à une époque où M. Scribe est quelque peu démonétisé, de faire connaître à notre jeune génération ses vaudevilles ou plutôt ses comédies chantantes, telles que *Louise* et *le Changement de Main*. C'était la meilleure réponse à faire à ceux qui regardent M. Scribe comme usé et impuissant. — Il faut bien l'avouer, cet esprit que l'on nous peignait comme vieilli et hors d'usage, est resté frais et jeune, et nous concevons parfaitement l'enthousiasme de nos pères pour l'illustre auteur dramatique, qui demeurera quoi qu'on fasse, une des gloires du théâtre français.

C'est hier, qu'a eu lieu la première représentation de *la Maison du pont Notre-Dame*, grand drame en cinq actes, au bénéfice de M^{me} Michon. — Nous ne pouvons pour le moment, que constater l'immense et retentissant succès obtenu par ce mélodrame digne de prendre place à côté des meilleures productions en ce genre. — Ce n'est pas trop s'avancer de prédire à *la Maison du pont Notre-Dame* autant de représentations consécutives qu'au *Juif Errant* de fameuse mémoire.

MAXIME.

CERCLE MUSICAL.

La bonbonnière du Cercle Musical est redevenue le théâtre des féeries et des enchantements, depuis la présence de MM. MYR et CASENEUVE.

M. Caseneuve est un physicien, un prestidigitateur, qui peut défier toute comparaison. —

mais je m'estime mieux, malgré ma pauvreté, qu'elle avec toute sa fortune.

Quelques jours après son installation dans ses nouveaux appartements, j'allai voir Julia; elle me reçut très-froidement. A cette réception, je vis qu'il ne fallait plus compter que sur un peu d'amitié. Je voulus savoir quels étaient ses sentiments à mon égard; elle fit un peu la migoarde puis finit par m'avouer qu'elle aimait, qu'elle idolâtrait..... devinez qui?..... M. Parent.

Je tombai de mon haut, je crus recevoir sur la tête une bombe de cinq cents. Je vis clairement que si l'on m'avait accordé quelque faveur, c'était pour que je la servisse un jour dans ses amours.

JÉRÔME CORON.

(La suite au prochain numéro.)

Facilité d'élocution, habileté merveilleuse des mains, originalité dans la mise en scène de ses expériences, il possède les qualités qui ont fait le succès de ses devanciers et consacreront le sien. Ajoutez qu'il a pour auxiliaire une belle et gracieuse jeune femme, M^{me} Caseneuve, somnambule *extrà-lucide*, dans le front pur, les yeux limpides éloignent toute idée de jonglerie.

Quant à M. Myr, l'homme à la poupée, c'est un ventriloque qui rend vraisemblable tout ce qu'au siècle dernier on racontait du fameux *Fitz-James*. — Un de ces jours je vous raconterai une anecdote assez curieuse, et qui montre à quel point M. Myr, dans ses dialogues avec sa poupée, porte la vérité du langage enfantin. — Pour le moment je me contenterai de vous dire que les séances de M. Myr sont un des plus attrayants spectacles que des parents puissent offrir à leurs enfants. — Un de mes voisins, jeudi dernier, en sortant, dans son enthousiasme ne put s'empêcher de dire : Vraiment, c'est *Myr-obolant!* Excusez le calembourg en faveur de l'intention.

BRUNO.

DISETTE DE TÉNORS.

Nous détachons de la chronique musicale de *la Patrie* les observations suivantes de M. Franck-Marie sur la rareté des ténors :

« Il y a longtemps déjà qu'on se préoccupe, dans le monde musical, de la rareté toujours croissante des ténors. Quelques personnes, par raillerie sans doute, ont été jusqu'à dire que l'espèce tout entière en était complètement perdue. Une pareille exagération, hélas ! si les choses continuent, va bientôt se trouver justifiée par les faits, et ce cruel paradoxe deviendra une rigoureuse vérité.

» Quand nous disons, nous aussi, que les ténors s'en vont, et que nous constatons avec regret la fâcheuse lacune qu'ils laissent dans l'art du chant, nous n'entendons pas parler de ces pitoyables artistes qui interprètent avec audace les œuvres les plus sublimes et ne savent pas solfier, de ces musiciens ignorants qui, s'imaginant avec naïveté n'avoir d'autre mission que de crier plus ou moins fort, s'évertuent à pousser des notes impossibles, mais de ceux-là seulement qui, par de longues et laborieuses études, par de courageux et constants efforts, cherchent à mériter le nom d'artistes et qui s'en montrent dignes; de ces hommes sérieux qui, sachant habilement concilier avec les dons naturels les facultés acquises, imposent, avec l'ad-

miration qu'inspirent les organisations d'élite, l'estime qui ne s'attache qu'au travail.

» Il y en avait beaucoup de ces artistes autrefois, il y en avait il y a vingt ans à peine. Au premier rang brillaient : les deux David, Garcia, Donzelli, etc. Derrière ces maîtres venait toute une phalange de ténors moins illustres, mais admirables encore. Alors, s'il arrivait qu'un directeur voulût former une troupe, il en trouvait les éléments réunis sous sa main, sans courir, aux quatre coins de l'Europe, disputer ses artistes à d'autres directeurs et établir une concurrence qui devait être plus tard, pour lui-même, une cause de ruine assurée.

» Cet heureux temps de l'art passa, et passa vite. Les ténors furent plus rares, mais non encore introuvables. Leurs émoluments s'élevèrent à mesure que leur nombre diminuait; Rubini cependant n'eut jamais en France plus de cinq mille francs par mois. C'était un prix convenable pour un talent aussi complet. Lui parti, on chercha de toutes parts un chanteur pour le remplacer, et on offrit de payer plus cher. Le ténor désiré ne se trouva point; il fallut en accepter un plus médiocre et s'en contenter. Rubini avait la force et la grâce, la passion et le sentiment, l'agilité et l'ampleur, le don d'émouvoir par les larmes et d'entraîner par le rire. Son successeur, Mario, n'eut que la moitié de tout cela.

Excellent dans l'opéra bouffe, mais là seulement, il ne fut en conséquence que la moitié d'un talent hors ligne; on le combla d'or, et ses appointements dépassèrent du triple ceux qu'on avait accordés de plus énormes jusqu'alors. Tamberlick parut, et, de même que Mario n'avait reproduit que le côté gracieux et léger du talent de Rubini, il n'en représenta, lui, que le côté sérieux. Tous deux ils tinrent un emploi auquel le grand virtuose suffisait seul.

» Mais Mario n'est plus jeune, Tamberlick se fatigue; quel ténor les remplacera à leur tour? Qu'on ne se flatte pas d'en découvrir d'obscurs dans quelque pays éloigné; tous ont été explorés. Des émissaires, chargés de pleins pouvoirs par d'habiles directeurs, ont fureté partout, sur les plus petites scènes, dans les écoles les plus ignorées, toujours le ténor était absent.

» Parfois une voix de soprano se faisait entendre; une basse, un baryton se révélaient, mais de l'organe précieux dont on était en quête, jamais la moindre trace. Le ténor n'est plus, cela n'est que trop vrai, ou du moins Tamberlick et Mario sont les derniers qui nous restent.

» Dans la position exceptionnelle où ils se trou-

vent, ils ont le droit de se montrer exigeants, et ils le sont. L'année dernière, Tamberlick toucha 40,000 fr. pour dix-sept représentations; Mario, cet hiver, a 18,000 fr. par mois. Cela est fabuleux; mais que dire des théâtres d'Amérique qui donnent au premier de ces deux artistes 600,000 francs pour un semestre? Quand il faudra payer de pareilles sommes en Europe, nos théâtres fermeront. »

FRANCK-MARIE.

UN BON MARI.

I.

— Vous n'ignorez probablement pas, vous qui savez beaucoup, chère belle, qu'un vieux proverbe disait que si le diable sortait de l'enfer, il trouverait un Français pour le combattre; je crois qu'il trouverait aussi une Française pour l'épouser. — A quel propos cette cruelle épigramme lancée à toute vapeur contre ce cher M. Saverdun, qui vous adore, charmante Gabrielle; serait-ce parce qu'il est votre mari? — Ce motif pourrait être pour beaucoup; mais il y en a malheureusement d'autres. — Il est infidèle peut-être? — Oh! ce ne serait rien! — Il est jaloux? — Ce serait trop beau. — Que faut-il donc pour vous satisfaire? préféreriez-vous un Othello? — Oui. — Qui vous étoufferait? — Parfaitement. — Tandis que votre mari se contenterait de mourir de chagrin. Mais enfin, que lui demandez-vous? — Qu'il me rende heureuse. — Mais il fait tout pour cela. — Ce n'est pas assez.

C'est ainsi que se parlaient, il y a quelques mois, deux charmantes femmes. L'une, la plus jeune, Gabrielle Saverdun, à demi triste, à demi gaie, comme le crépuscule qui n'est ni le jour ni la nuit, s'adressait à son amie la plus intime, Esther de Viala, qui ne paraissait pas encore bien la comprendre.

— Vous êtes surprise, je pense, chère Esther, que je vous aie caché si longtemps quelque chose, reprit Gabrielle.

— Mais, oui, en vérité, je ne sais même où vous voulez en venir, dit M^{me} de Viala.

— C'est cela, je craignais de vous ennuyer. Quand on est comme vous, une femme d'esprit, fit Gabrielle avec un sourire d'admiration mêlé d'un peu d'ironie, quand on est veuve et libre dans le monde aussi bien que dans la vie privée, on ne se souvient plus des ennuis domestiques, et l'on ne désire pas perdre son temps à écouter des doléances. Néanmoins, il faut que je vous

fasse aujourd'hui une confiance complète. Je sais que vous ne serez pas indulgente, voilà pourquoi je veux vous conter le sujet de ma tristesse et mes griefs contre mon mari.

— Vous me jugez sévèrement, chère amie, dit Esther, mais passons. Cette tristesse m'inquiétait souvent, et je vous remercie de m'en révéler la cause. Vous le savez, on est riche des besoins qu'on n'a pas, je me passerai donc de votre bienveillance. Si je n'ai pas assez lu Monerif pour bien savoir l'art de plaire, je recherche davantage celui d'être utile; et c'est à ce dernier que je m'arrête de préférence. Les amis complaisants ressemblent, à mon avis, à certains prétendus humanitaires, qui, sous prétexte de sauver le monde, séduisent par de belles paroles, et ne semant sur leur passage que le malheur individuel, se noient eux-mêmes avec leurs victimes. Cependant, je suis femme avant tout. Votre mal ne peut être sans remède, et vous savez qu'en fait de mari, les femmes conspirent toujours avec succès.

— J'ai peu d'espoir, dit Gabrielle; mais enfin, si ma révélation devient un réquisitoire, si le récit de mes ennuis n'est autre chose qu'un acte d'accusation, tant pis; je ferai ici comme au tribunal, je dirai la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Vous vous souvenez que lorsque je me suis mariée, il y a deux ans...

— Vous étiez une des plus belles personnes du monde, comme vous l'êtes encore aujourd'hui; votre portrait fournirait à un romancier le prétexte de dix pages de description, dit Esther.

— Vous exagérez, reprit M^{me} Saverdun avec modestie, mais non sans un petit mouvement d'orgueil, j'étais tout simplement jolie, voilà tout. Mais ici n'est pas la question. J'étais, comme vous le savez, très habituée au monde. Ma famille le voyait et l'aimait beaucoup. Eh bien! aussitôt après le *Dominus vobiscum* et l'*Ita, Missa est*, monsieur mon mari, je ne sais si c'est avec ou sans l'inspiration du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, nos saints patriarches, m'emmena subito dans une profonde campagne, où je fus six longues semaines sans rien voir que lui et les bords plats de la Seine qui coule entre Villeneuve-Saint-Georges et Villeneuve-le-Roi. C'était à Ablon, sur la route d'Orléans. Il avait eu soin de choisir une station de chemin de fer d'où on était condamné à une grande demi-heure de marche dans un petit chemin creux. Aucune voiture ne pouvait y passer.

Et par la pluie, le vent ou le soleil, moi qui ne puis souffrir les longues courses, il fallait, pour aller à Paris ou en revenir, suivre ce sentier nu et désert. Il aboutissait à une vieille et laide maison commençant le village, qu'il me fallait traverser tout entier; et cela souvent, car vous savez que toute ma famille était restée à Paris à cause de la santé de mon père, qui n'avait pu même aller aux eaux cette année-là.

— Mais votre maison de campagne, dit Esther, j'y suis allée, je me la rappelle: elle était assez mal exposée, à la gauche du pays, sans abri.

— Précisément, dit Gabrielle, en plein soleil, à tous les vents, et pas le moindre ombrage. Il est vrai que j'y ai plus souffert du froid que du chaud, car l'été avait été affreux, et nous étions presque en octobre. Tout le monde était déjà parti. Il ne restait plus dans cette moderne Capoue qu'un éditeur enrichi qui avait la goutte, un soi-disant homme de lettres qui dormait le jour, et une dame fort élégante qui ne recevait que le soir. Mon adorable avait choisi ce site déplaisant et mal hanté, afin que nous fussions plus solitaires dans notre retraite conjugale. Qui donc aurait osé venir nous y chercher? Il avait on ne peut mieux réussi à faire de moi la plus malheureuse des nouvelles mariées de Paris et de la province. O Ablon! tu as été la première étape du plus triste des voyages que l'on ait jamais pu faire à deux!

— Vous me faites peur, dit M^{me} de Viala. N'y a-t-il pas toujours quelque chose à pardonner, même au meilleur des maris. Le vôtre est un homme bien élevé, distingué, élégant et rempli de soins pour vous. Ses étourderies, ses inattentions ne prouvent que son trop d'amour, de passion pour sa femme. Il en est absorbé et ne songe plus au reste. Je crains que vous ne soyez ingrate.

Gabrielle l'interrompit.

— Je savais que vous prendriez son parti, dit-elle; laissez-moi achever, cependant, vous le défendrez après; mais je n'ai pas encore commencé. Vous jugerez alors de ce qu'on appelle dans le monde un bon mari. D'abord, continua Gabrielle, M. Saverdun prétend ne s'occuper que de moi; et, sous ce prétexte, il a toutefois renoncé à la médecine qu'il exerçait avec talent, et où la plus belle clientèle l'attendait. Et non semblable au célèbre assassin de Florence, dont parle Boileau, il est loin de se faire architecte: il ne consent pas même à être poète, lui qui faisait de si jolis vers avant que nous fussions mariés.

— Décidément, pensa Esther, M. Saverdun est un grand coupable, il a le défaut capital de trop aimer sa femme et de le lui laisser voir.

— Ce n'est rien encore, continua Gabrielle, vous allez voir la vie qu'il me fait. De peur que je meure poitrinaire, il me prive de la danse, me fait quitter le bal juste au moment où il est le plus animé, et m'impose à tout propos les robes montantes! Imaginez-vous qu'il me fit faire, cet été, un voyage d'agrément pour lequel il ne voulut pas me laisser prendre de toilette. Puis il me mena à Bade. C'était au moment des courses. Il m'y entraîna, et quand la route d'Oos à Iffezheim était littéralement couverte de brillants équipages, tout remplis de splendides parures, j'étais là, dans un charriot de louage, habillée comme une pauvre. Et sans compter toutes les célébrités, il y avait la princesse Marie de Bade, ses fils et le prince Menschikof! N'a-t-il pas eu l'infamie de me conduire à une soirée de bienfaisance organisée par Méry, dans le salon Louis XIV, le jour de notre départ, en tenue de voyage! Il m'avait menée la veille à un concert à la villa Bénézet, toujours avec mon chapeau de paille à rubans blancs et mon voile bleu! Tout le beau monde de Paris était là; plusieurs de mes amies qui étaient éblouissantes avaient à peine l'air de me connaître; c'était à en perdre la tête, et monsieur trouve que je suis toujours assez jolie! Tout ce monde était fou de plaisir pendant que j'avais envie de pleurer. Mais je préférerais un tyran, un despote, un mari qui me détesterait, qui ne me trouverait jamais assez bien habillée, qui me ferait suivre les dernières modes et ne voudrait me voir qu'en toilette de bal? Tandis que M. Saverdun qui m'adore, me mènerait à la cour en bonnet de nuit!

Ainsi parlait, avec une colère pleine de coquetterie, cette enfant gâtée de l'amour conjugal.

Elle reprit haleine un moment.

— Ce n'est pas fini, continua-t-elle, et le reste est affreux à dire.

— Qu'est-ce encore? dit Esther, votre mari n'est-il pas assez malheureux?

— Je le suis plus que lui!

— Il est cependant à plaindre.

STÉPHANIE FRAISSINET.

(La suite au prochain numéro.)

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS, RÉVISÉS PAR

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.